MANUELA MORGAINE

La prison de peinture

« Tous les dragons de notre vie sont peut-être des princesses qui attendent de nous voir beaux et courageux. Toutes les choses terrifiantes ne sont peut-être que des choses sans secours qui attendent que nous les secourions. »

Rainer Maria Rilke,
Lettres à un jeune poète

Je ne veux rien savoir d'un monde auquel je n'appartiens plus. Je sens sur mes yeux fondre les dernières lueurs du soleil sans pourtant savoir si elles appartiennent au jour.

Ce pourraient être les premières lueurs de la lune, la poussière pour toujours brûlante des astres. Les étoiles sont posées sur le ciel comme elles le déchirent, le réduisant à un nombre infini de morceaux. Souvent je les ai prises pour des larmes angulaires.

Je ne veux plus ne serait-ce qu'entendre prononcer le nom de mon père, meurtrier de ma mère le jour de ma naissance. J'aurais voulu qu'il ne me choisisse pas pour vivante compagne d'un deuil si sombre. Mais qu'il la sauvegarde comme un trésor béni entre tous les trésors.

Que suis-je ainsi privée de qui m'aurait été plus chère que ma vie? Un corps qui lui ressemble en tous points, mais un lit de misère.

Je ne veux rien savoir de mon père. Hrothgar est mort cette nuit, mort pour moi, réduit à un pâle fantôme. Cette nuit, je lui ai ouvert le passage souterrain de la mort.

J'ai fendu une terre humide des pluies d'une vie entière et dans cette fosse j'ai vu apparaître ses os. Cette terre n'est autre que moi.

Je hais ce père qui m'a conçue en même temps que l'idée de sa descendance. J'ai choisi contre lui de vivre dans la pureté de la chair. Une chair que je garde pour moi et que je voue au culte d'une mère tout à fait disparue.

Je sombre dans l'abîme d'une solitude avide d'elle-même. C'est un abîme où l'homme le plus souvent a perdu la raison, est redevenu sauvage. Car l'être isolé a peu de consistance. Son isolement construit peu à peu sa complète disparition. Il a beau crier, le son lui revient et se brise à l'intérieur de sa bouche. Inondé de désir, il caresse sans mystère un corps qui perd lentement son goût.

C'est un lieu déserté où s'entre-dévorent les mémoires et les loups. J'y suis arrivée non sans peine: une large pierre informe, haute de plus de mètres que je n'en pouvais compter, et déchirée en son milieu. Je suis dans une grotte isolée du reste du monde par un paysage inaccessible.

Mes frères, Hengest et Hors, ont cherché sans répit la terre de mon refuge. Mon père Hrothgar pleure nuit et jour sur ma disparition. Il croit l'empire danois perdu, privé de descendance. Car mes frères Hengest et Hors, liés par un même sang voluptueux, s'aiment et ne veulent point de femme.

Ils rêvent d'être la dernière génération d'hommes. Avides de territoires, ils inventent les pires stratagèmes. On dit que pour obtenir un large morceau d'Angleterre, ils auraient imaginé une ruse diabolique: les Anglais voulant bien leur céder l'équivalent d'une poignée de terre, ils l'auraient, en la jetant au loin, éparpillée de telle sorte qu'ils purent obtenir une plus grande quantité de terrain où il se firent ériger un château. Une autre fois, en Bretagne, alors qu'on leur cédait une portion de terre égale à la peau d'un bœuf, ils auraient découpé cette peau dans l'épaisseur en un nombre infini de lamelles qu'ils auraient disposées sur un large domaine. Je les admire comme je les condamne.

J'ai saisi le monde à travers eux et je n'ai pu en supporter l'aspect sanglant.

*

Je suis l'impuissante enfant de ma terreur. Si seulement ma fuite pouvait rendre au monde son étrange beauté... j'irais au sacrifice. Sans hésiter dans ce seul espoir j'offrirais mon corps de vierge aux morsures inguérissables des loups.

J'ai vécu plus de seize ans dans l'épuisement de mes désirs. Je voulais aimer et détruire, désirer et déchirer, être ou disparaître, concevoir dans la pure abstraction, oublier le souvenir, couper en mille et trois morceaux tous les liens qui me retenaient au monde.

Et l'angoisse m'a prise à la gorge, me pointant du doigt un cœur d'oubli.

Enfant j'étais aux prises avec un infigurable ennemi. Je le combattais et dans ce combat découvrais les mystérieuses cruautés de l'amour.

Aujourd'hui je recherche le jeu pour compagne. Tracer sur le sol des figures de rêve ou bien trois chiffres inconcevables. Me lover dans le sable qui me brûle; écrire au dos des ruines (c'est le songe précieux d'un poète).

Si mes pas sur les dunes ne s'imprimaient pas, je serais sûre d'égarer mes frères. Hengest et Hors ne connaissent pas même l'odeur de ma chair.

Je prends garde aussi à retenir mes larmes et mon sang lorsque je me blesse contre un roc.

Danemark qui m'as damnée, donne-moi au moins le courage de te fuir! Si je me retourne, de douze journées mon exil est retardé. Si je me retourne se dresse, aigu et puissant, le spectre de ce que les hommes appellent un avenir heureux. Les joies de l'amour et les richesses du royaume. Mais entre le pleur et le rire je serai murée vivante. J'aurai cessé d'être.

Je cours au loin néanmoins retenue par la chair entière de mon dos à ce deuxième cercle de luxure.

Pays de rancune, je vois mon corps réduit à la poussière qui suit tout rayonnement. Je suis la poussière du sel de mes larmes. Mon corps s'ouvre à une solitaire extase. Je m'agenouille, les mains en prière sur la montagne que je surplombe. Pourquoi mes mains ainsi resserrées ne font-elles pas renaître ma mère?

Je suis si haut que je crois être déjà dans le ciel.

Là je te demande de me couvrir de flammes. Ouvre-moi en deux. Extrais de moi toute cette abomination d'être. Plonge-moi dans un autre monde plus infernal encore.

Je veux connaître une cause véritable, une peur dont je ne

reviendrai pas. Je pourrais ouvrir la bouche pour parler et sentir au fond de la gorge une brûlure intense.

Je dirais: telle est l'origine de mon mal. Ma gorge est noire. Mes flancs sont un abîme. Ce feu qui me gagne... ces brasiers qui m'attisent... ces cendres qui me remplacent...

Je suis mortelle.

*

J'ai gravi douze fois la montagne.

La première était impossible. Ma main resta prisonnière d'une ouverture étroite de la roche. Je ne pouvais plus l'en sortir. J'étais immobile, comme suspendue par cette main subitement dévorée. Tout mon corps était au-dessus du vide mais je ne ressentais plus la peur. Tout semblait figé, coagulé.

Je m'attendais à voir surgir une image des plus affreuses: mon corps morcelé au bas de la montagne. Mais je ne voyais rien car il me semblait que je n'existais plus. J'étais réduite à un geste, là, dans le cœur battant d'une montagne.

Le ciel formait un large fragment de bleu troué de blanc. Cette fente rappelait celle, toute noire, dans laquelle ma main était enfermée.

Je m'attendais à une chute vertigineuse, mais le monde à l'instant était à contempler. La nuit ne tombait pas et le temps ne s'écoulait plus.

Rien n'allait au-delà.

C'est au prix de cette lente morsure de la pierre que je suis parvenue dans la grotte. Je me suis évanouie tant ma main me faisait souffrir. Je n'ai plus ressenti ni la faim ni la soif. Tant de fois j'ai retenu sans difficulté mon souffle, croyant distinguer le galop d'un cheval.

Saisie, pliée en deux par une solitude monstrueuse et l'appel désordonné, maladif, de la vie sauvage.

J'ai pris honte de mon désir d'amour.

Combien de fois ai-je voulu retourner au royaume, implorer le pardon d'un père rongé par l'inquiétude, oublier le sort d'une mère inconnue! Sous la pluie j'ai crié cent fois son nom universel, j'ai réuni mes doigts. Des coups de tonnerre

sont tombés sur moi, clouant mes lèvres à mes doigts pour toujours.

J'ai pleuré d'abandon. J'ai haï mon sacrifice. Je me suis roulée dans la boue, me couvrant le visage de la terre de tous les mondes. Je l'ai rendu méconnaissable. J'ai déchiré ma robe de princesse, défait les tresses de mes cheveux. Je n'ai gardé sur moi qu'un tissu informe. Dans ce vêtement d'infortune, mes lèvres scellées à tout jamais pour avoir hurlé le seul mot véritable, ont prononcé toutes closes les cinq lettres de l'adieu.

Je me suis accroupie dans ta gueule de monstre. Je t'ai offert la rançon d'une année de misère. Tu donneras au monde deux jours de déluge. Tu engorgeras la terre puis pendant un an, elle souffrira de nouvelles craquelures.

Je me suis livrée sans pudeur à la plus intolérable des morts. Jamais je n'avais vu un tel «visage», un tel «corps», et la mort attirante.

Une douceur enveloppe mes membres un à un. Je sens déjà la brûlure des flammes. Mon corps fait de brindilles rayonne de toutes parts en forme d'étoile.

La folie du monde apparut et mes gestes perdirent alors leur étrangeté. Les anges et les démons inversaient leur course. Les anges rampaient à terre comme des vermisseaux. Les démons voltigeaient au-dessus de moi et chantaient un chœur de cent sermons.

Le monde insensé faisait de moi sa reine. La nuit ressemblait au jour, le jour à la nuit. Sur mon front se formait un insigne nuptial. J'épousais le monde en son nom. Je m'appelais désormais comme lui: mes os se nommaient PIERRES; ma chair, TERRE; ma pensée, NUAGES; mon sang, EAU; mon cœur, VENT; ma sueur, ROSÉE; mes cheveux, HERBES; mes yeux, SOLEIL.

J'approchais du gouffre où tant de jeunes filles sacrifiées avaient sombré. Filles du peuple, tendres enfants, belles créatures d'innocence dont j'ai tant de fois maladivement envié la mort. Combien pour elles insupportable.

Lorsque je surpris une larme dans tes yeux. Une larme d'homme à cruauté de loup.

Je ne pouvais lutter contre un sentiment de pitié aussi absurde. Avoir pitié d'un monstre carnivore, d'un dévorateur de vierges!

Contre ton immonde créature je me mettais à mort. Et tu refusais, persistant dans l'oubli.

Tu pleures alors qu'il y a un an, un an aujourd'hui même, souviens-toi: un père trop exemplaire pour être bon te livra sa fille préférant le gain de sa terre comme mon père qui en un autre temps me préféra à sa moitié.

Souviens-toi de cette enfant de sang suédois à qui une autre fois tu brisas les os et que tu laissas gémir vivante, hurler dans la montagne cinq jours durant avant d'en faire un bûcher.

Souviens-toi des abominations dont tu es capable contre de si nombreuses à qui l'on dit, lorsqu'elles atteignent l'âge de treize ans, qu'il est une promenade solitaire là-haut dans la montagne, dont on revient avec le joyau de la sagesse.

Souviens-toi de leur terreur.

Moi qui rêvais, plus secrète qu'un tombeau, de mourir à leur place. J'aurais fait couler à flots ce sang royal qui m'interdisait de courir jusqu'à toi.

Chaque année, je priais pour qu'il n'y ait plus une seule vierge à offrir à ta rage, plus d'autre que moi. Pour que je puisse enfin rencontrer une fois ton regard.

Et voilà que tu pleures.

*

En une seule nuit il a fait trois fois jour.

Il y avait une raison. Dans ces trois moments de brève clarté j'ai pu voir qu'une lance très ancienne et brisée traversait la gorge de la bête.

J'ai bondi de stupeur. Le monde s'était à nouveau renversé. Mes os étaient mes os; ma chair, ma pensée, mon sang, mon cœur, ma sueur, mes cheveux, mes yeux n'étaient autres que chair, pensée, sang, cœur, sueur, cheveux et yeux.

Les anges étaient anges. Les démons, démons. J'étais une princesse en haillons devant un animal à l'agonie. Je ne

pouvais plus inverser l'ordre des choses. Le temps de ma folie, le temps de la folie du monde s'étaient brisés.

J'avais beau haïr mon père, condamner l'action de mes deux frères, une fois franchie la douzième des montagnes, au comble de la terreur, je les appelai de leurs trois noms. Je me souvins aussi du nom de leurs chevaux. Je les appelai aussi.

Seule au sommet d'une pierre de malheur, je tentai en un cri de déchirer le paysage. Mais les couleurs en étaient trop vives et la matière trop rugueuse.

Je suis venue ici dans l'espoir d'en finir avec le monde.

Je ne me suis pas retournée une seule fois pour contempler de loin les lumières familières du royaume. Je leur ai tendu mon dos comme une cible et c'était une couronne de sueur.

Lorsque ma main fut dévorée par la roche, je n'ai pas cherché un seul instant à regarder sous moi le précipice, sachant que le désir de vivre aurait prise sur mon cœur.

J'ai éprouvé quelquefois le trouble de ma chair et je l'ai apaisé lentement contre l'arrondi d'une pierre.

Je me suis présentée au démon le corps tout dénudé. J'ai imploré dans sa bouche l'ultime, le plus ultime des instants. Mais le démon était à l'agonie. C'était à moi de le voir mourir. La mort d'un autre est un supplice. J'appelle au secours le moindre des vivants. Je maudis le chevalier qui, pour sa gloire, a empêché ma plus entière disparition. Je reconnais sur le sol la trace de ses pas, les sabots décidés de son cheval blanc. Sur le reste de tissu qui entoure la lance, est dessiné l'emblème de l'empire suédois.

C'est bien lui. Il n'y a plus aucun doute.

Le monstre pleure. Tu as commis le meurtre le plus affreux. Mettre à mort le seul «être» qui vivait pour me sauver. D'un coup de lance, arracher la vie à la bête dont le destin était de me conduire à la plus belle des morts impies.

Tu crois m'avoir délivrée et tu m'as maudite. Tu me plonges dans l'abîme d'où je viens. Tu me fais descendre à reculons douze montagnes que j'ai mis plus d'un mois à franchir. Tu m'engorges dans la nuit noire.

On érigera à ta mémoire un monument équestre où tu

seras représenté enfant, et ce monument te rendra célèbre. Pendant ce temps, on fouillera tout le royaume à la recherche de mon corps.

Crois-moi, il y a d'autres gouffres.

On dessinera plus de trois mille fois ton visage glorieux et cette montagne où je suis, et la plaie géante de l'ennemi mourant. Dans des contrées entières tu seras sanctifié pour ton geste. Tu seras comparé au Sauveur. On honorera la relique de ta cuirasse, celles de tes éperons et de ta lance ébréchée. On recueillera ton sang. D'autres vierges le boiront afin d'être protégées du Mal. Un jour par an le jour aura ton nom. Dans la bouche d'un autre tu diras: « J'ai enchaîné les ogres, j'ai détruit la race des géants, et sur les flots, massacré les monstres de la nuit. »

À la fin du troisième jour de la nuit, mes doigts de stupeur étaient encore scellés à ma bouche. Je me suis approchée de la gorge du monstre et me suis emparée de la lance qui la perçait.

J'ai tendu mon corps comme la corde d'un arc mais cela ne servit à rien. L'arme ne bougea pas de ce corps immobile.

Que dirais-tu si ta langue était traversée par le fer, si deux hommes ouvraient ton corps en deux, si tu devais subir les lents ravages de ta propre mort?

Pourrais-tu supporter trente milliers d'instants de sentir mourir un à un tes organes?

La nuit est retombée et avec elle le reste de mes forces. Je ne pense plus à bouleverser l'ordre intérieur du monde.

Les branches des arbres sont sèches comme les veines de ton corps.

Il fait nuit noire. Tu es mort sans un bruit et ton corps se confond déjà avec les couleurs sombres de la terre.

Tes yeux se sont fermés au rythme impuissant de ton cœur. Tes larmes ont séché. Il ne reste plus un seul être pour protéger la terre des pires gerçures. Il n'y avait que toi pour cracher si violemment l'eau de toute une année, pour faire renaître les fruits et les herbes calcinées.

Animal de cruauté, les saisons vont reprendre leur cours,

divisant le temps du monde en quatre parts inégales de lumières et d'ombres. Il n'y aura plus une seule lueur de pluie.

Mais les hommes n'auront plus à te craindre. Avec toi disparaît le risque du jour.

Les matrices de l'univers sont creuses à présent. Les douze montagnes derrière moi se sont effritées. Il ne reste plus que cette grotte où je suis et la terre qui la soutient.

Je ne sens plus couler dans mon dos les gouttes de ma sueur. Mes vertèbres se déploient. La soif me gagne peu à peu. La gorge me brûle. Il ne me reste plus un seul sanglot et encore moins l'espoir d'un cri. Je suis désormais mon propre gouffre.

Déjà pâlie, la toile du monde se craquelle en même temps que mon corps.

Le ciel, lui, est un vague sépulcre.

Manuela Morgaine